

Bernard écrit :

Depuis un mois, Hortense se rend tous les dimanches sur les berges de la Loire, du côté du faubourg et regarde, pensive, les tourbillons incessants du fleuve. Elle ne va plus guère à la messe depuis qu'elle rend Dieu responsable de la disparition de son fils. Elle ne va plus à l'église, mais ne manque pas de soigner sa toilette pour cette promenade dominicale. Ses longues jupes tombant sur de fines bottines, sa jaquette ajustée qui laisse déborder au col une écume de dentelle immaculée : elle marque bien à quel monde elle appartient. Quelques gouttes d'un parfum discret, peu de bijou mais un chapeau à plumes très raffiné et voilà Hortense, sûre d'elle, bien dans sa peau malgré son chagrin. Du moins, c'est l'image qu'elle veut donner afin de repousser les questions et réflexions importunes. Cette tenue, c'est, malgré les apparences, sa cuirasse.

On avait aperçu son fils entreprenant de traverser la Loire à gué, non pas en entier sur toute sa largeur, mais jusqu'à un verduin où il avait l'habitude de s'isoler. Hortense regarde l'îlet de loin, comme on regarde une tombe, sans se résigner à admettre le décès de son fils, car, en effet, malgré de longues et minutieuses recherches, personne n'a pu déceler la moindre trace de son Victor. « Un accident idiot », lui répétaient les gens : justement, trop idiot pour que son enfant, si éveillé, puisse se laisser prendre. L'hypothèse de la fugue avait été écartée, enfant unique, il est un enfant privilégié, malgré l'absence de père. Trop jeune encore pour assumer les charges familiales, il menait une vie insouciante et sans histoire.

En ce dimanche, le début de l'automne se fait à peine sentir, l'air est doux et Hortense ne parvient pas à se décider à rentrer. Tandis qu'elle traverse le pont, elle jette un regard distrait sur une gabare parvenue près du quai et remarque la beauté du reflet de sa voile blanche dans le frémissement de l'eau alentour. Elle aperçoit la silhouette massive du marinier occupé à amarrer son bateau. Le soleil l'empêche de voir beaucoup mieux qu'une sorte d'ombre chinoise. « Probablement de retour de Nantes », pense-t-elle. « Combien de fois, Victor m'a demandé de rester assister au débarquement des marchandises ! ». Elle va pour se détourner, quand soudain, elle se fige de surprise. Un jeune homme vient de sortir de la cale. Il est jeune et vigoureux et semble mettre du cœur à l'ouvrage. « C'est lui ! C'est Victor ! », s'exclame-t-elle. Sur le moment, elle part dans une course folle, contourne le pont et au moment de descendre sur le quai se ravise brusquement. Elle sait qu'elle a tendance à voir son rejeton partout et elle risque de courir après une nouvelle déconvenue. Néanmoins, elle s'approche à pas lents. Elle reconnaît Martin, un marinier chevronné et coureur de jupons invétéré. Il la regarde aussi, furtivement, et semble grommeler dans sa barbe. Elle lui adresse un sourire à peine marqué auquel il répond par un vague signe de tête. Troublée, l'homme l'impressionne tant, elle va pour l'apostropher, mais les mots se figent. Le commis n'est pas ressorti de la cale et elle ne trouve pas de prétexte pour rester plus longtemps sans déroger aux convenances. Elle s'en retourne à la hâte tout en se sermonnant : « S'il s'était agi de Victor, il se serait manifesté ! ». Néanmoins, le doute s'installe puis se renforce à mesure que depuis ce moment, inlassablement, elle se repasse la scène mentalement...

Lorsque Léontine, l'épouse de Martin, arrive devant la porte de l'imposant bâtiment de la gendarmerie, elle est hors d'haleine. Elle s'empare du heurtoir et cogne vigoureusement sur la porte. Insolites, des flonflons d'une musique entraînante parviennent de l'intérieur. Perplexe, elle frappe de plus en plus fort et maintenant de toutes ses forces. Au bout d'un long moment, le judas pratiqué dans la porte s'ouvre enfin et le visage d'un homme d'âge mûr, pas rasé, apparaît à travers la grille. Elle ne le sait pas encore, mais c'est le Brigadier-chef Jérôme Bertranges en personne qui a fini par lui-même se déplacer pour s'enquérir de l'auteur d'un tel vacarme.

La fête bat son plein manifestement : pensez ! On y fête l'arrestation du « Perrinnet », l'homme le plus recherché de la région ! Pour l'occasion, le brigadier Joseph Limaille s'est surpassé. Fin cuisinier, il n'a rien négligé et il flotte dans l'air de suaves fumets incitant à la ripaille. Habillé en femme, il imite à s'y méprendre la cantinière de régiment déclenchant l'hilarité de tous ses collègues qui en redemandent.

Le brouhaha de la fête, qu'elle entend maintenant clairement, stupéfie la femme du marinier qui demeure coite, plantée devant le guichet.

- C'est à quel sujet ? répète une nouvelle fois le Brigadier-Chef.

Tremblante, chuchotant, se répétant, balbutiant, elle tente d'expliquer la disparition suspecte de son époux. Revenant de Nantes, après une très longue absence, il l'avait fait prévenir de son retour et l'assurait qu'il serait bientôt à nouveau dans ses pantoufles. Or, elle avait attendu jusqu'à cette heure avancée sans avoir pu obtenir de ses nouvelles, même pas au « Café du pont ».

Le Brigadier-Chef, goguenard, lui suggère : « Vous savez, ma brave dame, il y a d'autres endroits où se distraire, surtout après une aussi longue absti..., enfin je veux dire absence. Les hommes sont ainsi faits, après avoir vidé quelques chopines avec les copains, il reviendra à l'aube en claudiquant ! ».

Léontine piqué au vif, reprend un peu d'assurance et objecte qu'elle a fait le tour de tous les établissements, en vain. S'enhardissant encore un peu plus, elle finit par lâcher à son interlocuteur :

- Je suis allée partout, sauf ici : ne serait-il pas parmi vous par hasard ?-

- Ce n'est absolument pas possible, répond aussi sec le Brigadier-Chef, il n'y a que des gendarmes ici ! Rentrez chez vous. Nous passerons dès demain matin à votre domicile après enquête.

Après avoir indiqué son adresse, elle rentre en toute hâte chez-elle : et si Martin était enfin rentré ?

(Suite imaginée par Monique)

Mais Hélas Martin n'est pas rentré. Le lendemain, comme promis, le brigadier-chef, encore un peu vaseux de sa soirée de la veille, arrive au domicile Léontine. Une bicoque, bien propre où cuisent sur le poêle à bois un peu de haricots rouges, avec un morceau de lard salé. Voyant le regard du brigadier :

– C'est le plat préféré de Martin. Avez-vous des nouvelles ? Devant le signe négatif du brigadier, Léontine pense tout haut : je ne comprends pas, je me faisais une joie de son retour, surtout qu'il m'avait fait prévenir par le Marcel.

– Marcel ?

– Oui le frère de la Hortense.

– Ha ! celle dont le fils est mort en Loire ! Pt'ete ben qui l'est pas mort, puisque vous n'avez pas retrouvé de corps !

Le brigadier n'est pas venu parler d'Hortense, mais tout le monde se connaît dans le village, il doit en passer par là.

– Et Hortense vous la connaissez bien ?

– Ma foi je la voyais à la messe, mais ça fait belle lurette qu'elle n'y va plus, elle rode sur les bords de Loire, habillée comme une princesse, c'est pas pour déplaire aux mariniers !

– Elle plaisait à votre mari ?

– Vous pensez bien qu'il m'en causait point, pour sûr avec les toilettes qu'elle a, y'a pas comparaison possible !

– Votre Martin voyageait seul sur sa gabarre ?

– Pour ça, non, il avait embauché un p'tit mousse et pis une bande de saisonniers qu'il a laissé à Cosne-sur-Loire, puisqu'il n'avait plus rien à décharger ici.

– Bien, j'ai l'honneur de vous annoncer que sa gabarre est amarrée sur le quai vieux depuis hier soir mais vide d'occupants !

– Mais comment cela, j'y suis allée sur le quai vieux avant de venir vous voir, elle n'était pas là !

-- C'est madame Hortense qui l'a vu de ses yeux vus, elle a cru voir Victor, son fils avec votre mari, justement et elle a attendu ce matin pour m'en parler, bouleversée, ne sachant pas si elle déraisonnait ou non. Nous nous sommes rendus ensemble sur le quai vieux, je puis vous affirmer, madame Léontine, que la gabarre de votre mari est bien là. Léontine se met à pleurer, mais je n'y comprends rien, cette Hortense voit son fils partout, alors pourquoi pas avec mon

mari ! Brigadier vous avez deux personnes disparues en ce cas ! Le brigadier frise sa moustache et demande où habite ce Marcel, muni de la précieuse adresse, il poursuit son enquête.

Marcel, hâbleur, n'encense pas son beau-frère Martin. Il le trouve prétentieux, coureur de jupons, sûr de lui. Ils se sont vus à Cosne-sur-Loire, sur le quai. Martin était en mauvaise posture avec un individu, il venait de décharger, des pièces de chanvre et de lin pour la Bonneterie Dumoulin.

– Que vous a-t-il dit ?

– Il m'a dit d'avertir Léontine de son arrivée le lendemain, c'est tout.

– N'avez-vous rien entendu de la conversation entre Martin et cet individu ?

– Si juste « je te donne trois jours pour la ramener, sinon ... »

– Sinon quoi, ramener quoi ?

– Je n'en sais rien, je vous dis, je ne mêle pas de ses affaires, qu'il se « démerde » le beau-frère, mais cet individu n'est pas venu pour une livraison, ça c'est sûr ! habillé comme un prince , avec une lavallière

Allons bon ça complique tout pense le brigadier habitué aux histoires graveleuses de marinières !

– Parlez-moi de votre sœur ?

– Ho ! Vous savez c'est presque moi qui l'a élevée, c'est ma petite sœur, je la protège et puis je l'ai aidée pour élever son petit Victor, et puis maintenant elle le cherche partout la pauvre fille, vous n'abandonnez pas les recherches brigadier ?

Après avoir rassuré le pauvre marcel, le brigadier se rend chez Hortense, histoire de compléter son enquête, mais il n'y a personne, porte fermée. Il fait le déplacement plusieurs fois : même constat. Nous voilà à trois personnes disparues pense le brigadier.

Au commissariat, le brigadier fait son rapport. Le commissaire, jusqu'à là, resté dans son bureau, écoute avec attention. Il décide sur le champ de poursuivre l'enquête lui-même à Cosne-sur-Loire avec deux de ses agents, tout cela prend une mauvaise tournure !

Les trois jours passent, on ne voit plus Hortense sur les bords de Loire chercher son fils Victor, seule Léontine attend son mari Martin et fait les cent pas sur la levée. La Loire est sombre, la gabarre de de Martin tanguait inutilement accrochée là.

A Cosne-sur-Loire, où la police du fleuve est alertée, les recherches se poursuivent pour retrouver l'individu qui a eu une altercation avec Martin. C'est une toute autre découverte que les enquêteurs font : recroquevillée sous le pont une femme l'air hagard, terrorisée se laisse

emmener sans résistance, elle ne peut dire autre chose que « Victor, Victor » en montrant une toue cabanée accostée non loin.

Ils pénètrent dans la carrée, au milieu gisait le cadavre d'un homme ensanglanté, à côté Martin et Victor bâillonnés et ligotés. La stupéfaction se lit sur les visages des officiers, la femme s'affale aux pieds de Victor. Sans un mot, Hortense entreprend de le détacher, vite secondée par un policier.

– Qui est cet homme ? demande l'inspecteur en désignant le cadavre.

Hortense, tremblante, retrouve la parole :

– Ce bandit n'est autre que le comte de la Renardière, il avait, à l'époque voulu m'épouser et faisait tout pour m'amadouer en m'offrant maints cadeaux, que j'acceptais bien sûr, j'étais si jeune, puis j'ai attendu Victor et là j'ai réalisé que je ne pouvais pas épouser cet homme de Vingt ans mon aîné ! Je me suis enfuie et aidée par mon frère Marcel j'ai pu élever mon petit Victor !

– Et vous Martin qu'avez-vous à dire sur cet homme ?

– Il me faisait chanter, je devais porter des courriers à Madame Hortense, puis la lui ramener ici, sinon il dirait tout à ma femme Léontine, toutes mes incartades.

– Quelles incartades ?

– Monsieur l'Inspecteur, vous savez ce que c'est, je pars pour de nombreux mois alors, je ne boude pas sur l'occasion quand cela se présente !

– Je vois, je vois.

Martin poursuit : je ne cède pas à ses menaces, il m'oblige à kidnapper Victor dans les verdiaux et de le conduire ici, pour avoir un moyen d'attirer Hortense vers lui.

– Et qu'avez-vous dit à Victor pendant son enlèvement ?

– Tout, exactement tout, il déteste ce père inconnu de lui ! Ensuite c'est un jeu d'enfant pour convaincre Hortense de me suivre. Elle veut récupérer son Victor, coûte que coûte. Moi j'ai fait mon boulot, j'ai amené Victor, puis Hortense, après ça ne me regarde pas, j'avais sa promesse qu'il dirait rien à Léontine.

– Comment êtes-vous arrivés à Cosne sur Loire avec madame Hortense ?

– Nous avons pris la calèche de bon matin, pour ne pas être vus.

– Qui vous a ligoté ? demande l'inspecteur.

– Cet abruti de comte dit aussitôt Hortense, ne laissant pas parler Martin.

– Et vous Hortense que faisiez-vous pendant ce temps-là ?

– Je pleurais, je tremblais, j’étais terrorisée, il allait m’emmener c’était sûr, alors

—Alors quoi ? dit l’inspecteur.

– Alors je l’ai tué, j’ai eu très peur je suis sortie et vous m’avez trouvée là, je voulais revenir détacher Victor et monsieur Martin, mais j’étais comme paralysée, je n’étais pas certaine qu’il soit mort, comprenez- vous ?

– Vous l’avez tué comment ?

– Avec un couteau que j’ai trouvé dans la cambuse.

– Nous ne voyons pas de couteau ?

– Je l’ai jeté dans La Loire.

L’inspecteur dépêche alors ses hommes, pour examiner le corps du défunt, blessé en plein cœur effectivement par arme blanche. Mais une question le taraude :

– Madame Hortense, vous dites avoir tué cet homme, une femme frêle comme vous, comment avez- vous fait ?

– Martin veut parler, mais après tout ce n’est pas à lui qu’on s’adresse, alors ...

Hortense mime alors le coup porté avec sa main droite. À partir de cet instant l’inspecteur sait qu’elle ment. Le coup a été porté par un gaucher, le sens de l’entaille profonde le prouve.

Tout ce petit monde rentre à la Charité en voiture à cheval. Au commissariat, deux agents vont chercher Marcel, le frère d’Hortense, pour une confrontation générale.

Hortense à la vue de son frère éclate en sanglots, le commissaire tend un papier à Marcel qui s’en saisit aussitôt de la main gauche.

Monsieur Marcel, de mémoire vous possédez, malgré l’interdiction une épée sabre, que vous avez gardé depuis votre blessure de guerre ?

– Heu ... oui

– Vous avez sauvé votre sœur d’un enlèvement certes, mais vous comparâtes en justice pour crime avec préméditation, le jury, je l’espère, tiendra compte des circonstances atténuantes.

Suite proposée par Françoise

(Résumé : Hortense croit avoir reconnu son fils Victor sur la gabarre de Martin. Léontine, l'épouse de Martin vient signaler au commissariat la disparition de Martin. Le commissaire la renvoie chez elle, bien persuadé qu'il a fait le tour des bistrots avant de rentrer à la maison.)

Cependant, Martin n'est pas rentré. Il fait trop sombre maintenant pour aller vérifier sur le quai si la gabarre est bien là. Le guichet d'accès doit être fermé à cette heure et, Léontine a peur d'être ridiculisée par le gardien du port si elle lui demande où est Martin. Ils se soutiennent tous ces marinières.

Elle s'assoit devant la table de la cuisine en proie à une inquiétude grandissante. Elle se sent incapable de vaquer à ses occupations habituelles. Le tas de linge à repasser pour la comtesse attendra.

Soudain, on frappe à la porte. « Martin ? » s'exclame Léontine. Sa joie s'estompe vite : « Martin, il ne cognerait pas avant d'entrer. » Elle se précipite et ouvre. C'est Hortense accompagnée d'une femme dont l'allure et les habits ne laissent aucun doute sur le métier qu'elle doit exercer. Léontine ne peut s'empêcher de la trouver très belle. Martin serait de son avis, il aime les femmes de mauvaise vie, se surprend-elle à penser. Elle connaît, Léontine, les penchants de son mari. Elle n'arrive pas en lui vouloir.

Les trois femmes trop occupées à cette rencontre, n'ont pas aperçu dans la rue sombre une voisine qui les observe.

Hortense prend la parole au milieu du silence gêné :

– Ma pauvre Léontine, je crois que tu dois savoir la vérité...

– Il est arrivé malheur à Martin ?

– Laisse nous entrer et on va t'expliquer.

Léontine leur cède le passage et, debout dans la cuisine Hortense raconte :

J'ai croisé cet après-midi cette femme, Éléonore, qui cherchait le chaland de Martin. Il devait lui ramener son fils de Nantes. J'ai fait demi-tour pour l'accompagner vers l'embarcation car je voulais en avoir le cœur net. Pour moi, c'était Victor que j'avais vu et non pas un inconnu. Arrivées sur la gabarre nous avons découvert que la cabine était fermée à clé et qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur. Éléonore a crié ; « C'est toi, Alexandre ? » En entendant la voix de son fils, elle a pris une barre de fer et a cassé la serrure. Elle était heureuse de retrouver sa progéniture. J'étais triste. Ce n'est pas Victor que j'avais vu avec Martin mais le fils de quelqu'un d'autre...

– Mais, mais... Comment vous connaissez Martin ? Demande Léontine à Éléonore qui n'a pas le temps de répondre.

– Je ne t'ai pas encore tout dit, Léontine.

– Dans la gabarre, il y avait aussi deux autres jeunes femmes enfermées avec son fils... On leur a demandé pourquoi ils étaient emprisonnés. Tous les trois ont répondu la même chose : en quittant la gabarre Martin leur a dit qu'il avait à faire et qu'il les enfermait pour leur sécurité. Il leur a conseillé de ne pas faire de bruit, de garder le silence.

Tard, dans la nuit, les deux femmes sont parties et la voisine curieuse a pu quitter son poste d'observation derrière ses volets entrouverts.

Le lendemain matin, le commissaire Jérôme Bertranges frappe chez Léontine. Il vient, comme promis, entendre sa déposition. Elle lui semble moins épouvantée.

– Bonjour commissaire. Comme vous le voyez Martin n'est pas rentré. Je suis inquiète, ce n'est pas dans ses habitudes...

Léontine se tait. Ce qu'elle a appris hier ne peut pas être dit. Un sentiment de honte mêlé à une vague inquiétude l'empêche de trouver les mots.

– Bon, je vais ouvrir une enquête et je vous tiens au courant.

Bertranges retourne à son bureau. Au moment de s'asseoir derrière le tas de documents qu'il doit consulter, il entend du bruit, des cris, des exclamations. Dans l'entrée, deux pêcheurs, énervés, apostrophent le gardien du poste.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? Hurle Bertranges.

Il comprend qu'un cadavre a été aperçu dans un verdiaux.

– Quand ? Où ?

– On a vu un macchabée... en partant à la pêche....

– vous l'avez reconnu ?

– Non ! On s'est pas approché ! Bougez-vous, Foutrebleu, sortez de vos bureaux. On va vous montrer où c'est !

Le commissaire fait signe à son adjoint. Ils suivent les deux hommes qui semblent s'être calmés et auxquels ils ont demandé d'être discrets.

Quelques instants plus tard les quatre hommes voguent vers le verdiaux désigné par les pêcheurs.

Arrivés sur le lieu, ils sortent des saules le cadavre d'un chevreuil ! Ils le déposent sur le plancher de la barque. Les vieux marinières sont honteux. Ils ont bien entendu un coup de feu et de loin, de si bonne heure, le pelage clair de la bête pouvait être confondu avec une pelisse. Bertranges hausse les épaules sans leur révéler ses pensées sur la stupidité humaine et le temps perdu alors que son bureau croule sous les documents. Durant le trajet de retour, des

questions se posent à lui : « Où est passé Martin ? Vers où va-t-il poursuivre son enquête ?
... »

Ce même matin-là, très tôt, déjà à l'affût derrière ses rideaux, la vieille curieuse voit Léontine sortir de chez elle, un panier au bras. « Son Martin est peut-être mort et elle va à l'épicerie comme d'habitude comme si de rien n'était ! » se dit la commère en haussant les épaules. Elle se tourne vers sa cuisinière qui a besoin d'une bûche. En soulevant le couvercle avec le pic, elle pense tout à coup : « Et si elle allait retrouver la Hortense et l'autre... » Le qualificatif concernant la créature aperçue n'arrive pas jusqu'à son cerveau. La curiosité étant plus forte que la nécessité de s'occuper de son feu, elle enlève son tablier et sort. Elle prend la même direction que Léontine, la suit de loin. Quel n'est pas son étonnement de la voir entrer dans la chapelle Saint Nicolas. L'indiscreète se cache dans le recoin d'une maison et attend. De longues minutes plus tard, Léontine, avec un large sourire, franchit le porche du lieu sacré dans le sens inverse. Elle a toujours son panier à la main. Il semble plus léger. Elle reprend le même chemin et s'arrête cette fois à l'épicerie.

Au même moment, le commissaire Bertranges s'est assis pesamment derrière son bureau après avoir déplacé, de la gauche vers la droite, une pile de papier à étudier. Il a faim. Il pense avec plaisir à la soupe épaisse, préparée par son épouse, qui l'attend dans sa maison. Le carillon du Prieuré n'a pas encore sonné midi, alors il doit continuer son travail. En soupirant il ramène devant lui un document qu'il se doit de reposer aussi vite car la porte s'ouvre avec fracas :

- Commissaire, commissaire, on a retrouvé un cadavre...
- Encore un chevreuil dans un verdiaux ? Ironise le commissaire affamé !
- Non, non, commissaire. Pas dans un verdiaux ! Dans l'église du Prieuré...
- Y manquait plus qu'ça ! Et c'est qui ?
- C'est... C'est...
- C'est Martin ?
- Non ! C'est le comte de La Renardière !

Adieu soupe, verre de pouilly et femme pense aussitôt Bertranges. Son adjoint le suit. Dans la nef de l'église, il y a plus de monde qu'un jour de messe. Bertranges fait signe à ses hommes de faire sortir tout le monde ! Le curé de la paroisse s'est déjà agenouillé pour des prières silencieuses. Le comte est assis sur le banc réservé à la famille Renardière, les mains jointes sur les genoux, la tête légèrement penchée sur la gauche, les yeux baissés vers le sol. Seule une coulée de sang sous l'assise de la banquettes permet d'expliquer l'étrangeté de son immobilité.

Bertranges interrompt le recueillement du prêtre.

- Excusez-moi, mon Père, pouvez-vous m'expliquer...

Après une génuflexion dévotieuse, le curé se tourne vers le commissaire. Il lui relate les faits suivants : en revenant de la communion, une fidèle a vu la rigole de sang. Elle s'est penchée vers Monsieur le Comte. Elle a tout de suite compris quel malheur est arrivé. Effrayée, elle a hurlé au point d'ameuter du monde au-delà du porche de l'église.

– Mais, vous ne vous étiez pas rendu compte avant qu'il était mort ?

– Non, le banc est légèrement dans l'ombre et en semaine, nous n'allumons pas beaucoup de cierges...

Le médecin légiste est arrivé sur les lieux. Il examine déjà le corps. Il confirme la mort suite à une blessure par balle et l'heure du crime : « à la fin de la nuit » Il précise :

– A mon avis, il a été transporté dans l'église après... Regardez ses semelles sont pleines de boue.

Bertranges est perplexe ! Les deux pêcheurs ont bien entendu un coup de feu ce matin ! Qui a pu tirer sur le comte ? Et pourquoi ? Pourquoi l'avoir déposé dans l'église dans cette position et sur le banc familial ? Y-a-t-il là un message à comprendre ? »

Pendant ce temps-là, Léontine, contente d'avoir retrouvé son allant, a fini le repassage de la Comtesse. Elle pose la lourde panière sur la brouette, la sort de l'apprenti et se dirige vers le haut de la ville où est situé le château. La pente est raide, la roue heurte les pavés avec bruit et attire l'attention de la voisine curieuse : « la v'la partie au château, la ribaude ! » Elle ne suivra pas Léontine, elle sait où elle va. Cependant, elle a toujours en tête une question : « Qu'est-ce qu'elle est allée faire à la chapelle Saint Nicolas ? Et si j'allais voir ce qu'il y a dans cette foutue chapelle ? » Elle entoure sa tête d'un foulard, sort de chez elle et prend le chemin inverse de celui de Léontine. Derrière la petite église, elle aperçoit un homme et deux jeunes femmes sortir par une porte dérobée derrière le bâtiment. Elle se cache aussitôt. Et là, tapie dans l'ombre, elle reconnaît... Martin ! Elle n'a jamais croisé celles qui l'accompagnent. « Mais alors, il est pas mort, Martin ! C'est pour ça que la Léontine n'était plus triste !!! Quelle affaire ! Quelle affaire » Elle est contente, la commère ! Elle va pouvoir régler un siècle de conflit familial avec ses voisins. Elle décide d'aller au commissariat signaler ce qu'elle a vu. En chemin, elle rencontre Guillermette qui l'informe avec moult détails du meurtre du Comte.

Au même moment Léontine, arrivée au château avec son chargement, se dirige, comme d'habitude vers la cuisine. Sa panière sous le bras, elle rentre. Berthe, la gouvernante de la maison, vient rapidement à sa rencontre.

– Merci Léontine, posez ça sur la table. Je ne vous fais pas rentrer dans la lingerie. Le commissaire Bertranges s'entretient avec Madame la Comtesse. Il vient de lui annoncer ... Quel malheur, Mon Dieu, quel malheur... Monsieur le Comte, assassiné ! Et dans l'église en plus.

– Dans quelle église ?

– Ben, dans l'église Notre Dame où il a son banc... Répond Berthe étonnée de cette question saugrenue et de poursuivre : je ne peux décemment pas aller demander à Madame la Comtesse les sous qu'elle vous doit. Elle est trop bouleversée.

« Tiens, donc ! » se dit Léontine, remuée malgré tout par la nouvelle du crime et aussi en colère de ne pas avoir touché sa paye depuis plusieurs mois.

La descente vers sa maison derrière la brouette est plus rapide qu'à l'aller.

Peu de temps après, Bertranges a quitté le château. Au moment de gravir les marches pour rejoindre son bureau, il décide de se rendre chez lui avaler son repas en vitesse.

Sa femme l'accueille avec fébrilité.

– C'est vrai que le Comte a été assassiné ? C'est toi qui enquête ?

Dépité et contrarié par la rapidité avec laquelle se répandent les nouvelles, il perd l'appétit. Seul un verre de Pouilly, avalé goulûment, lui donne la force de repartir.

A peine la porte franchie, son adjoint se précipite vers lui. Il lui montre une vieille femme assise devant le comptoir.

– Ça fait deux heures qu'elle attend. Elle dit avoir vu Martin.

– Faites la entrer et venez avec elle.

– Bonjour, Madame. Racontez-moi.

– Je suis une des voisines de Martin et Léontine. Ce matin, elle est descendue à la chapelle Saint Nicolas avec un panier au bras. Quand elle est ressortie, elle avait l'air content ! J'ai trouvé cela curieux vu que son homme a disparu. Alors, je suis retournée un peu plus tard. Et là ! J'ai vu Martin et deux jeunes femmes sortir par une porte dérobée derrière. Oui, commissaire, comme je vous le dis là ! Deux femmes ! C'était la première fois que je les voyais ! Pas du genre très bien, si vous voyez ce que je veux dire. Des dévergondées !

– Et vous les avez suivis ? Ils ne vous ont pas vu ? Demande Bertranges, content d'avoir ces précisions

– Vous savez, dans notre petite ville, il y a des petits chemins que seuls les gens nés ici peuvent connaître... Vous et vos sbires, vous ne pouvez pas le savoir. Il y a pas si longtemps que vous êtes là.

Bertranges est agacé. Encore un reproche ! Il est là depuis peu, c'est vrai. Il n'a pas demandé un poste dans cette province profonde, c'est un grand chef de Paris qui en lisant son nom lui a demandé : « Bertranges ? Vous connaissez la forêt des Bertranges ? » Après, sa réponse négative et en souriant, il a signé son ordre de nomination pour La Charité sur Loire. « Eh bien, vous allez connaître maintenant ! Des bûcherons, des mariniers, des trafics en tout genre... »

– Vous les avez suivis, oui ou non ?

– Ben oui ! Ils ont pris des petits voies bien cachées, et...

– Et ?

– Ils sont rentrés dans la maison de passe de la basse rue, juste derrière les anciens remparts ! Ça m’a pas trop étonnée vu que la nuit dernière, la tenancière de ce bordel est venue avec la Hortense chez la Léontine !

Bertranges se lève brusquement.

– Ça suffit maintenant. Retournez chez vous.

Et se tournant vers l’adjoint Limaille :

– Allez me chercher Martin.

En attendant le retour de Limaille avec Martin, Bertranges réfléchit : « Le Comte était, paraît-il, un habitué de cette maison de passe où il y a des filles de mauvaise vie mais aussi un tripot de jeux. Et tout le monde le sait, le comte est ruiné. Le voilà donc le lien ! Martin a tué le noble. C’est sûrement une sombre histoire de filles et d’argent ! Martin est connu, lui aussi, pour son goût pour les péronnelles de mauvaise vie. Il en est là de ses réflexions quand son adjoint pousse violemment Martin, les mains attachées dans le dos, dans la pièce. Bertranges attaque immédiatement :

– On vous disait disparu, mort peut-être. Vous n’étiez pas bien loin ! Vous vous cachiez dans la Chapelle Saint Nicolas !

– J’m cachais pas. J’protégeais deux gamines !

Bertranges fait semblant d’éclater de rire.

– Ah, Ah, Ah ! Parlons-en de votre protection ! Vous les protégez de quoi ?

– Le Comte voulait les échanger contre l’effacement de ses dettes de jeux à une maquerelle de Nevers...

– Difficile de vous croire. Moi, j’vais vous dire ce que je pense : vous vous cachiez parce que vous avez tué le Comte ! Je vous arrête pour meurtre !

Et se tournant vers son adjoint :

– Enfermez le dans le cachot et allez me chercher la tenancière du bordel, les deux péronnelles et Léontine !

Bertranges a réuni tout ce monde dans la salle d’audition. Chacun raconte, à la demande du commissaire sa version des faits rapportés par la vieille commère. Lorsqu’il est question de l’assassinat du Comte, l’adjoint s’introduit dans la pièce et montre à son chef les résultats de l’autopsie sur laquelle est mentionné que la victime a été tué par la balle d’un pistolet ayant servi aux royalistes lors de la rébellion contre révolutionnaire de Sancerre. Depuis cette époque cette arme n’a plus été fabriquée, le modèle ayant été jugé comme imparfait. « C’est donc une arme de collection ! » échangent les deux hommes de police. Une perquisition est immédiatement ordonnée au domicile de Martin et dans le château du Comte.

A la fin de la journée, faute de preuve, Martin est relâché. La question de l'identité de l'assassin reste entière. Bertranges est fatigué et montre son découragement à Limaille lequel se permet d'avancer timidement son hypothèse :

– Savez-vous que Madame La Comtesse est une petite cousine d'un royaliste bien connu de Sancerre ?

– C'est quoi, cette histoire ?

C'est une autre histoire, Commissaire Bertranges !

Il est tard. Le commissaire rentre chez lui, épuisé, affamé. Sa femme lui sert un verre de son vin blanc préféré des coteaux de Sancerre. Il le lève pour en apprécier la couleur mordorée. Il en boit une gorgée et un claquement de sa langue signale son engouement pour ce breuvage. Se tournant vers sa femme :

– Tu connais la forêt des Bertranges ?

– Ta famille possède une forêt ?